

La Lettre de L'Académie du Morvan



« *Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre* »

L'éditorial

Le 9 septembre 2017, l'Académie du Morvan célébrait à Autun le cinquantenaire de sa fondation. Témoin de ses premiers pas, Henri Mitterand était logiquement appelé à prendre la parole dès le début de la journée commémorative, avec Retour à l'école... On ne peut détailler ici la brillante carrière universitaire, tant nationale qu'internationale de notre confrère : auteur de nombreux ouvrages sur la littérature (Zola, bien sûr !) et l'art (Pissarro), il enseigna dans plusieurs universités françaises (Paris-Sorbonne nouvelle, Paris-Vincennes...) ainsi qu'à Toronto et à Columbia University. Ajoutons que Henri Mitterand est un confrère actif et très relationnel de l'Académie.

En 1931, cette carrière hors du commun débute modestement dans le Morvan et l'Autunois : né à Avallon, de racines très morvandelles (Glux), il fait ses études primaires à Autun, et sa communication portait précisément sur l'enseignement reçu dans les écoles autunoises de son enfance, rue Piolin et rue Mazagran. Outre le souvenir de ses instituteurs et sa reconnaissance à leur égard, Henri Mitterand évoque cet enseignement de base, initié et inspiré par les lois de Jules Ferry, marqué par un apprentissage méthodique des repères historiques et géographiques, et surtout de la langue française, essentielle dans son futur parcours. La sollicitation permanente de la mémoire, en quelque sorte la saisie des données, la place relativement faible impartie au sport et aux jeux -on notera tout de même la natation dans l'Arroux-, la prédominance et le prestige de l'instituteur peuvent paraître hors de saison aux tenants des « nouvelles pédagogies ». Or ce que, sans vaine nostalgie, notre confrère souligne dans son témoignage Retour à l'école...est ceci : les temps, les méthodes, les modes d'enseignement ont certes changé. Mais l'école d'autrefois n'exigeait pas de gros débours de la part des familles ; ses méthodes furent aptes à donner des cadres, des fondements, des structures, des valeurs solides, permettant aux jeunes Français(es) de tous milieux, y compris les plus modestes, de faire leur chemin en valorisant leur capital travail. Les titres et le parcours de notre confrère en sont la preuve.

Liliane Pinard.



Photo : Y. Letrange

Dans ce numéro

L'éditorial	page n° 1
Retour à l'école...	page n° 1
Hommage à Camille Lebossé	page n° 4
Echos et nouvelles	page n° 4

Retour à l'école...

Par Henri Mitterand

Je réponds à la demande de notre président, Jean-Marie de Bourgoing, qui cherchait un Morvandiau d'autrefois, en outre membre de l'Académie, pour parler du Morvan, non pas antique, mais ancien. - Il a considéré que j'étais un de ses rares confrères à satisfaire à ces deux critères.

Je n'ai cependant accepté que sur son insistance, car mes titres à parler ici sont fort limités. Je ne suis ni historien, ni mémorialiste, ni résident morvandiau. Tout de même, et c'est ce qui a alerté notre Président, je suis Morvandiau de souche par mon père, lui-même fils d'un sabotier de Glux, lequel était l'époux de la fille de Lazare Pauchard, autre paysan de Glux, compagnon de Bulliot pendant ses campagnes de fouilles sur le Beuvray. Mon père, qui lui aussi avait appris le métier de sabotier, appartenait à la classe 11 : il fit donc trois ans de service militaire, au 29e d'Infanterie, régiment du Morvan, avant d'être envoyé dès le début de la Grande Guerre sur le front d'Alsace, d'être blessé dans les combats de Sarrebourg, à la fin d'août 14, et d'être fait prisonnier sur son lit d'hôpital - ce qui, très probablement, lui sauva la vie, si l'on songe aux innombrables jeunes morvandiaux dont le nom figure sur les monuments aux morts de nos villages.

Je suis cependant, pour une part, un Morvandiau hors les murs, né près de la ville-porte du Nord du massif, Avallon, sur le calcaire, à quelques encablures du granit morvandiau. J'ai réintégré très tôt le Morvan, à l'âge de trois ans, pour une période de huit années, et c'est ce qui justifie les quelques propos que je vais tenir, et qui évoqueront l'une des réalités autunoises d'autrefois : l'école publique, à partir des images que j'ai pu en conserver. Qu'on ne s'attende pas à une étude en bonne et due forme. Je ne pourrai proposer que quelques petites touches mémorielles, qui ont au moins le mérite de l'image vécue.

En 1931, mon père, qui après la guerre était entré au P.L.M., la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, a été nommé à Autun. Nous avons alors habité au 37 de la Grande-Rue Chauchien, puis en 1938-1939 en bas de la rue de la Grille, tout près de la Gare, avant de quitter Autun à l'été de 1939 pour un retour dans l'Avallonnais, et d'y revenir de temps à autre pour des visites de famille. J'ai donc fait toutes mes études primaires à Autun, jusqu'en 1939 : les premières années à l'école maternelle de la rue Piolin, dont la cour et les locaux sont occupés, de nos jours, par une autre institution ; et les années suivantes, pour le Cours préparatoire, le Cours élémentaire, le Cours moyen et le Cours supérieur, de six ans à onze ans, à l'école de garçons sise au coin de la rue Mazagran et du boulevard Laureau, au bout du quartier Marchaux. Je mobilise ici quelques-unes des images qui me restent en tête, les noms de deux ou trois de mes maîtres, et quelques-uns des traits de l'enseignement qui y était donné et dont la philosophie de l'école d'aujourd'hui semble avoir perdu pour diverses raisons le souvenir et la leçon.

L'école Mazagran a disparu depuis longtemps, laissant place à un service administratif. Je ne sais si les locaux ont subsisté tels quels. Je me rappelle une cour, qui nous paraissait grande, mais qui était trop petite pour qu'on y joue au foot, ou à un sport alors plus populaire à Autun, le rugby. Le bâtiment principal, perpendiculaire à la rue Mazagran, s'étendait parallèlement à la cour de récréation, face à la muraille d'enceinte, fondue dans le rempart de l'autre côté duquel passait le boulevard. A la suite de l'appartement du directeur, se succédaient deux salles de classe, dont la première était celle des élèves de CM2, la classe supérieure. Au fond de la cour, s'ouvrait le passage vers un autre bâtiment, plus petit, où se trouvaient celles du cours préparatoire et du cours élémentaire.

Le décor et l'ameublement des classes n'avait sans doute guère changé depuis le temps de Jules Ferry. Ce temps était aussi, dans leur enfance, celui des écrivains de l'avant-première guerre mondiale qui s'inspirèrent de leurs années d'école pour écrire des romans nostalgiques, mi-dramatiques, mi-burlesques, et jamais oubliés : Le Grand Meaulnes, La Maternelle, La Guerre des boutons. Alain Fournier, Léon Frapié, Louis Pergaud, emportés, comme Charles Péguy, dans ce conflit monstrueux dont on commémore de nos jours les principaux épisodes.

Je me souviens de l'estrade et de la table du maître, des pupitres de bois à plan incliné, nantis d'un siège à deux places, de deux trous munis d'un encrier en faïence blanche, d'une rainure pour y poser les porte-plume, et de deux casiers. Certains amoureux des héritages du passé les achètent aujourd'hui chez les brocanteurs. Plusieurs rangées de pupitres alignées successivement, sous le regard du maître. Derrière l'estrade, au mur, un tableau noir, et sur les côtés quelques grandes cartes de géographie en couleurs. Dans la salle du Cours supérieur, une armoire-bibliothèque, pour les livres dits d'enfants : Bibliothèque verte, Sans famille d'Hector Malot, Les Enfants du Capitaine Grant de Jules Verne, Croc-Blanc de Jack London, Oliver Twist de Dickens....

La semaine comptait cinq jours de classe, du lundi au samedi, avec le congé du jeudi. La journée se répartissait en deux sessions, de 8 h à 11 h et de 13 h à 16 h. D'où ces expressions populaires démodées aujourd'hui : « les quatre heures » pour le goûter, la « semaine des quatre jeudis » pour une semaine sans obligation de travail.

Les programmes faisaient la part belle à la langue française, dictées, grammaire, lecture, rédaction, récitation, et au calcul, avec l'apprentissage des tables de multiplication et la pratique des quatre opérations. Je me rappelle le rituel quotidien du cours élémentaire, où dès le début de la matinée le maître se déplaçait d'un rang à l'autre et requérait de quelques élèves pris au hasard, soit la récitation, sur le mode chantonnant, d'une des tables, soit la réponse à une question impromptue : « 7 fois 6 ? 9 fois 8 ? » ... A quoi s'ajoutaient chaque semaine les leçons d'histoire, époques successives, grandes dates, grandes figures de l'histoire nationale ; et les leçons de géographie, avec la récitation imposée de la distribution administrative des départements (« Yonne : Chef-lieu ? Auxerre ». « Sous-préfectures ? Avallon, Tonnerre, Joigny, Sens ») ...



Aux « leçons de choses » était réservé l'intérêt porté aux paysages et à la faune familiers aux jeunes Autunois. L'éducation physique n'était pas oubliée, mais elle se limitait à une ou deux séances hebdomadaires d'exercices d'assouplissement, exécutés dans la cour sous la direction du maître. Hélas, point de musique, ni d'éveil aux arts. Nous avons seulement appris à chanter la première strophe et le refrain de la Marseillaise. Mais nous l'avons entendue, jouée par l'orchestre municipal, qui s'appelait « La Cécilienne », lors des distributions annuelles des prix, lesquelles se tenaient solennellement dans les locaux de l'Hôtel de Ville, en présence des notables et des familles.

Chaque demi-journée comptait un quart d'heure de récréation. Point de matches de football ou de rugby, je l'ai dit, mais plutôt des parties de « balle au chasseur », et surtout de billes ou d'osselets. Le tout sous l'œil attentif d'un maître, voire du directeur, attentif à ce que les disputes éventuelles ne tournent pas à la bagarre.

L'école de la rue Mazagran, et celle de la rue Bernard-Renault, deux écoles publiques et laïques, se trouvaient dans la partie basse de la ville. Les écoles privées étaient installées dans la partie haute, dans le quartier proche de la Cathédrale, ainsi le Petit Séminaire de la rue Saint-Antoine. La distinction était à la fois topographique et sociale. Dans les écoles publiques, la majorité des élèves provenaient de familles modestes. Les enfants qui y entraient et en sortaient aux heures prévues portaient pour la plupart un tablier noir, et, les jours de pluie et de froid, un capuchon de drap noir, couvrant le haut des épaules et descendant jusqu'aux genoux, avec une capuche qui se rabattait sur la tête. Aux pieds, des souliers, des sandales ou des galoches, selon l'époque et l'état de l'atmosphère. Dans

le cartable, le traditionnel plumier, les manuels, lecture, histoire, géographie, sciences naturelles, et le « cahier du soir » pour les devoirs à la maison et les poésies à apprendre par cœur.

Le « cahier du jour », avec ses dictées, ses opérations et ses problèmes, ses résumés d'histoire et de leçons de choses, étaient remis au maître avant la sortie de chaque jour, pour la correction et la notation des exercices. On venait à l'école à pied. Pas de vélos. Pas de transports en commun intérieurs à la ville. Les rares sorties collectives se faisaient à pied et en rangs. Il nous est ainsi arrivé de descendre, par le quartier de la Porte d'Arroux, jusque sur les bords de l'Arroux. Le maître, sur place, nous donna les premières leçons de natation.

Telle était la vie tranquille de l'école de la rue Mazagran. Je ne me souviens pas qu'elle ait été troublée par les agitations populaires de l'année 1936, ni à l'automne de 1938 par la menace d'une nouvelle guerre franco-allemande, ni par les dissensions qui suivirent en novembre de cette même année l'entrevue de Munich entre les dirigeants français, allemands, anglais et italiens.

En revanche, je me rappelle l'arrivée, sans doute au cours de l'année 1938, de quelques garçons espagnols, réfugiés d'Espagne, soit venus avec leurs parents républicains, soit envoyés par les organismes d'entraide, pour les faire échapper à la guerre civile et à la menace des troupes franquistes. Le directeur de l'école, M. Meunier, les avait accueillis et avait commencé à les scolariser. Ils apprenaient quelques mots de français, notamment en jouant avec nous aux billes. Il se peut bien que certains d'entre eux, accueillis par des familles autunoises, soient restés sur place et, comme on dit, aient fait souche à Autun. Quelques-uns se sont peut-être engagés sept ans plus tard dans les maquis du Morvan.

Je viens d'évoquer ce M. Meunier. Il était un des trois maîtres qui m'ont laissé un souvenir jamais effacé, pour des raisons diverses. Le second s'appelait Pagneux, il enseignait au cours élémentaire, et c'est son image que je revois lorsque je me rappelle la récitation des tables de multiplication et des chefs-lieux de départements. Mais mon souvenir le plus ému, le plus admiratif et le plus reconnaissant va à celui qui remplaça son collègue Meunier à la direction de l'école à la rentrée d'octobre 1938, et qui enseignait au Cours Supérieur, conduisant au Certificat d'Etudes Primaires. Il s'appelait Jean Vittaut. J'ai été son élève en cette année 1938-1939, et je crois bien que je lui dois, sinon toute ma destinée ultérieure, du moins son début, qui fut décisif, comme dans le cas de beaucoup d'autres enfants de l'école publique qui eurent la chance d'être distingués par leur instituteur, encouragés et aidés par lui et envoyés passer le concours des bourses. En l'occurrence, en juin ou juillet 1939 - je n'ai plus en tête la date exacte - un aller et retour à Mâcon et une journée d'épreuves du type du certificat d'études. Grâce à quoi, à la rentrée suivante, j'ai été admis au collège d'Avallon en qualité de demi-pensionnaire, sans frais.

Je me permets d'ouvrir une parenthèse. Un quart de siècle plus tard, à Paris, dans les séminaires de linguistique du professeur Robert-Léon Wagner, j'ai fait la connaissance d'un excellent collègue de la Sorbonne, spécialiste à la fois de la langue et de la littérature médiévale et de la dialectologie moderne. La linguistique française et l'origine morvandelle commune nous rapprochèrent pour une longue amitié : c'était Claude Régnier, Autunois, dont la thèse sur les parlers du Morvan, publiée par l'Académie du Morvan, est un des grands

classiques de la recherche sur l'histoire, la société et les langues morvandelles ; Claude Régnier, qui fut un des fondateurs, en 1967, de l'Académie, et à l'œuvre duquel il est juste de rendre hommage aujourd'hui. Or, c'est à cette époque que nous fîmes par déduction une découverte qui nous amena à relativiser la notion de hasard : mon épreuve de français au concours des bourses de 1939 avait été corrigée par Claude Régnier, alors jeune professeur agrégé au lycée de Mâcon. Une boucle autunoise se refermait.

La guerre éclata deux mois après la sortie des classes. Jean Vittaut, capitaine de réserve, fut mobilisé. Quelques semaines plus tard, élève de 6e au collège d'Avallon, je le rencontrai, par grand hasard, à la gare d'Avallon, dans son uniforme à trois galons. Il avait trois fils, dont le plus jeune, Philippe, avait mon âge. Démobilisé après l'armistice, il reprit son poste. Il m'arriva de revenir à Autun et de vivre de belles journées de camaraderie avec les trois garçons - perdus de vue depuis lors. Jean Vittaut, exigeant dans son patriotisme comme dans sa conception de l'école républicaine, avait des activités de résistance, évidemment clandestines. Dans les derniers mois de l'Occupation, il s'engagea et reprit ses galons d'officier au maquis Socrate, jusqu'à la Libération d'Autun. Au cours des dix années suivantes, nous avons conservé des relations épistolaires. Je lui vouais une intense reconnaissance, pour son enseignement, pour son initiative décisive, pour sa confiance. Il avait accepté dans la section de Saône-et-Loire de la Mutuelle de l'Education nationale, des fonctions importantes, qui l'amenaient à circuler beaucoup dans le département. En 1955, sa mort accidentelle, brutale, au volant de sa voiture, suscita beaucoup d'émotion parmi tous les enseignants de Saône-et-Loire, et me causa une grande tristesse.

Il me reste de lui l'image ineffaçable d'un homme en qui s'incarnaient toutes les qualités de l'école d'autrefois. On ne saurait sans doute les faire toutes revivre, pour des raisons à la fois sociales, technologiques, intellectuelles, culturelles. C'est à voir. Car une étude approfondie des personnalités, des méthodes et des résultats d'autrefois pourrait aider à corriger certaines des dérives et des insuffisances généralement constatées dans les écoles et les collèges d'aujourd'hui, tant pour les doctrines pédagogiques et les programmes que dans la formation des personnels d'enseignement.

On parle, par dérision, de pédagogisme pour désigner un corps d'idées et de consignes qui se veut moderne et généreux, mais qui s'est transformé au cours des vingt dernières années en un ensemble de développements théoriques et d'instructions normatives, sans pour autant atteindre aux succès escomptés, et qui aurait sans doute suscité des sourires incrédules chez les maîtres que j'ai cités. Enumérons simplement, pêle-mêle, quelques-uns de ces aphorismes qui forment ensemble le socle de la doctrine pédagogique issue de ce qu'on appelle de nos jours les « sciences de l'éducation » :

1. -La classe idéale est active. L'élève doit être mis en mesure de découvrir par lui-même le savoir.
2. -L'enseignement magistral est tenu en lisière. Il n'y a plus de maîtres, mais des enseignants, ou mieux encore, des animateurs, qui ont pour rôle de susciter les questions, d'animer les débats et d'imaginer les activités collectives propres à engendrer la connaissance.
3. -La grammaire, l'histoire, la géographie, les sciences ne s'enseignent pas pour elles-mêmes. Elles se construisent au rythme de la lecture des textes, des échanges oraux, des activités pratiques, des incitations de l'actualité...

4. –Point de manuels, qui ont le défaut d'imposer à tous, au même moment, les mêmes contenus, les mêmes méthodes, les mêmes exercices et une même progression à tous les élèves. L'écran informatique sera au contraire le compagnon quotidien de l'élève, pour répondre à tout moment à ses consultations.

5. –L'évaluation et la progression ne sauraient se fonder sur des notes et des épreuves de classement, qui peuvent blesser l'amour-propre des élèves.

6. –L'usage du par cœur, de la répétition, de la récitation, des devoirs à la maison, est proscrit, comme tout ce qui est jugé attentatoire à la liberté de l'enfant et à l'égalité de tous dans l'accès au savoir et à la culture.

7. – Dans cet esprit, de peur d'être accusé d'élitisme, on réduira l'accès aux grandes œuvres de la littérature et des arts, qui est discriminant, et on se tournera de préférence vers les productions verbales, graphiques, sonores, de l'environnement immédiat et de la communication de grande diffusion.

Etc. L'école de la rue Mazagran, à la veille de la seconde Guerre mondiale, était à l'abri de ce que notre nouveau ministre de l'Education vient lui-même d'oser appeler le pédagogisme.

Elle n'en était pas moins attachée à une haute conception de ses devoirs : encourager le désir d'apprendre de tous les enfants dont elle avait la charge, leur fournir connaissances et méthodes, leur tenir ouvert le chemin de la réussite, et leur inculquer les règles morales et civiques propres à l'humanisme républicain. Au moment où l'Etat semble se préoccuper de rendre raison, rigueur et vigueur à notre enseignement élémentaire, il ne serait peut-être pas trop ringard d'explorer, et peut-être de revivifier certains des modèles qui n'ont jamais démerité dans la République troisième du nom.

Hommage à Camille Lebossé

Par Jacqueline et Serge Bernard



Camille Lebossé, décédé le 25 septembre 2017 adhérait à notre association en 1995 et depuis, il se faisait un plaisir d'assister à toutes les manifestations qu'elle organisait. Ce Gascon d'origine, né à Mont-de-Marsan en 1924, fut juriste à Saint-Gobain après avoir travaillé dix ans dans l'Education nationale et il était devenu morvandiau en 1981, par son mariage avec Fanette qui vivait à Saint-

Léger-Vauban.

Très vite, il s'inséra dans la vie associative de notre région, et devint membre de la Société d'Etudes d'Avallon, des Morvandiaux de Paris, de Vents du Morvan, il s'impliqua activement dans l'organisation de « Promotion Quarré-les-Tombes » et dans celle du musée (Maison Vauban) dont il était devenu président d'honneur.

Il fut adjoint et Conseiller municipal à la mairie de Saint-Léger-Vauban. Sa passion était l'écriture et s'il a commencé à écrire des poèmes à l'âge de seize ans, il a tenu à rendre hommage à son instituteur qui lui a donné le goût de s'exprimer, en lui dédiant le recueil de poésies publié en 1990 et dont il tira quelques années plus tard trois fascicules illustrés par l'artiste Anne Rousseau :

- Envolées de Vertes à Vertes en 2000
- Libérées de Vertes à Vertes en 2001
- Evadées de Vertes à vertes en 2016.

Sa région d'origine, il ne l'a pourtant pas oubliée et en 1993 il écrivait « D'Artagnan et Vauban », faisant ainsi un parallèle entre deux personnalités qu'il admirait.

Nous ne citerons pas tous ses écrits mais tenons à signaler un superbe petit ouvrage : « Villa Olga » dans lequel il rapporte l'histoire du père de sa première épouse. Gaston Léglise, amputé des deux jambes à la guerre de 1914 par le chirurgien-écrivain Georges Duhamel qui lui dédicacera son ouvrage « Vie des martyrs ». Gaston Léglise, l'un de ces martyrs, décida de vivre comme tout le monde. Il reprit ses études, devint percepteur des impôts, il réussit à conduire une voiture, il reprit son bateau pour aller pêcher. Bel exemple de Vie qui marqua Camille dont toute l'œuvre est empreinte d'optimisme.

J'ai volé à la vie

Plus de bleu que de gris.

Dans les vagues, les flots, les creux de désespoir

J'ai pensé que le rose effacerait le noir.

Accrochant à mon cœur des éclats de soleil,

En butinant les fleurs,

J'ai nargué le malheur.

(L'oasis, Libérées de vertes à vertes)

Echos et nouvelles

Voyage en Ecosse de l'Académie du Morvan

- **du 21 au 28 mai 2018**

Assemblée générale de l'Académie du Morvan

- **Samedi 7 juillet 2018 Château-Chinon**

Fête du livre d'Anost

- **Samedi 21 et dimanche 22 juillet 2018**



Responsables de la Lettre de l'Académie : Christiane ORAIN et Didier VERLYNDE
 Académie du Morvan Place du Champlain B.P 44, 58120 CHATEAU-CHINON
 Téléphone : 03 86 85 17 78 Adresse de messagerie : academie-du-morvan@orange.fr
 Rendez-nous visite à l'adresse suivante : <http://perso.wanadoo.fr/academie.du.morvan/>